J’aime ma maison où j’ai grandi. De mes fenêtres,

je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin,

derrière la route, presque chez moi, la grande et

large Seine qui va de Rouen au Havre, couverte de

bateaux qui passent.

À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits

bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques.

Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par

la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de

cloches qui sonnent dans l’air bleu des belles

matinées, jetant jusqu’à moi leur doux et lointain

bourdonnement de fer, leur chant d’airain que la

brise m’apporte, tantôt plus fort et tantôt plus

affaibli, suivant qu’elle s’éveille ou s’assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires,

traînés par un remorqueur, gros comme une mouche,

et qui râlait de peine en vomissant une fumée

épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goélettes anglaises, dont le pavillon

rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois

mâts brésilien, tout blanc, admirablement propre et

luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce

navire me fit plaisir à voir.